

PARAIT
TOUS
LES JEUDIS

LES ROMANS CINEMA

COLLECCIO
45
L'EPISODE
COMPLET

LA MAISON DE LA HAINE

GRAND ROMAN
CINEMATographique
ADAPTE PAR

GUY DE TERAMOND



LES FLÈCHES EMPOISONNÉES

Collection "In Extenso"

L'ouvrage illustré de 4 fr. 50 pour 1 franc. *France par la poste*
1 h 15

[illegible]

NOUVELLE SÉRIE 40111005-TEXTE EN COULEURS

139. Étienne Jéan. — *L'égale de l'Amour*. 163. Pierre de Niz. — *Le Missionnaire*.
161. Michel Fournet. — *L'Enferm*.

LES FLÈCHES EMPOISONNÉES

I

LE TÉLÉGRAMME

Assis l'un près de l'autre, dans un des salons du château, Pearl et Harvey s'entretenaient des dramatiques événements auxquels ils venaient d'être mêlés et de la façon miraculeuse dont le chimiste avait échappé aux criminelles manœuvres de l'homme à la cagoule.

Mais c'était en vain que Gresham essayait de convaincre la jeune fille que le sinistre personnage ne pouvait être, selon lui, qu'un de ses parents.

Elle secouait négativement sa jolie tête blonde et répondait invariablement à chacun de ses arguments :

— Non, mon ami !... non !... cela, je ne le croirai jamais !... Je vous accorde qu'ils n'ont point pour moi l'affection qu'ils devraient... qu'en fond d'eux-mêmes ils me haïssent peut-être, parce qu'ils conviennent la direction de l'usine et que je me refuse à la leur céder... tout cela est vraisemblable... Mais, reprenait-elle énergiquement, quant à imaginer Ezra et Haynes ou même Naomi capables d'avoir assassiné mon père et de chercher à me faire subir le même sort, voilà ce que je n'admettrai jamais, malgré tout ce que vous pourrez me dire !... Pour que j'accepte l'idée que cette cagoule noire, qui répand la terreur autour d'elle, cache mon oncle ou mon cousin, il me faudrait une preuve convain-

cante... Et vous ne me la donnez point, Harvey, cette preuve !... D'ailleurs, lequel des deux accuseriez-vous ?... Pourquoi l'un plutôt que l'autre ?... Croyez-vous qu'ils se relayent sous cet abominable déguisement ?... Et puis, à quoi leur servirait-il pour commettre leurs crimes ?... Ils vivent constamment ici, et s'ils avaient voulu se débarrasser de moi, ce n'est point l'occasion qui leur eût manqué !... M'approchant sans cesse, il y a longtemps qu'ils y seraient facilement parvenus sans avoir été vus de personne !...

Gresham demeura silencieux un instant, puis répondit, d'une voix lente :

— Quand j'y réfléchis, mademoiselle, je ne puis évidemment m'empêcher de vous donner raison !... Je me dis comme vous qu'il est impossible que des hommes d'honneur, des gentlemen, comme votre oncle et votre cousin, soient capables de perpétrer de pareils forfaits !... Et cependant...

Il s'arrêta et resta songeur, comme s'il hésitait à continuer.

— Exprimez toute votre pensée, Harvey ! insista son interlocutrice, très troublée.

Alors, il reprit :

— Tenex, un fait seulement... un seul... celui-là qu'il y a quelques minutes, dans le cabinet de M. Waldon, je les ai surpris tous les deux discutant avec fort peu d'aménité... J'ai entendu votre oncle exaspéré par la discussion qu'il venait d'avoir avec son neveu, lui reprocher de faire

écouter toutes leurs combinaisons l'une après l'autre... lui dire que désormais il agirait sans lui !...

— Cela signifiait-il, objecta Pearl, qu'ils fussent associés dans tous les crimes qui se sont déroulés, depuis quelque temps, autour de nous?... Ezra et Haynes ne peuvent-ils s'être engagés dans quelque spéculation financière? Ce n'est pas la première fois qu'ils opèrent de compagnie, à Wall Street... Non, Harvey, vous faites fausse route, j'en suis certaine !... Votre affection pour moi vous égare autant que votre antipathie pour eux !... Mon avis, c'est que, même en admettant que l'un d'eux ait résolu de me faire disparaître coûte que coûte, ils sont bien trop jaloux l'un de l'autre pour s'être associés dans une tâche où chacun ne voudrait travailler que pour lui seul !... Vous ne pouvez rien m'objecter à cela et c'est la condamnation de toutes vos suppositions !...

Il laissa tomber ses bras avec découragement.

Mais, une fois de plus, ce mot qui résumait toutes ses angoisses, toutes ses craintes, monta à ses lèvres :

— Et cependant !...

John interrompit cette pénible conversation en apportant à la jeune fille un télégramme.

Toute préoccupée encore des paroles, qu'elle venait d'échanger avec le chimiste elle le décacheta machinalement, quand, soudain, une vive surprise se peignit sur ses traits.

Voici ce qu'il contenait :

Miss Waldon, usino Waldon, New-York.

Identité meurtrier votre père m'a dit révélée par Peter le Borgne avant sa mort. Vous attends chambre 46, Saint Andrew's Building.

Arthur Gresham.

Elle le tendit à Gresham.

— Qu'en dites-vous? interrogea-t-elle avec perplexité...

— Ma foi, répondit-il, à première vue, cela ne me paraît point impossible... pour-quoi Peter le Borgne n'aurait-il pas eu un complice qui aurait reçu toutes ses confidences?... sa mort elle-même prouve qu'il ne vous avait point fait une promesse qu'il ne pouvait tenir !... Seulement, se hâta-t-il d'ajouter, cela ne doit point nous empêcher de demeurer sur nos gardes... je ne sais pourquoi je me méfie de cette dépêche-là... ne cache-t-elle point encore quelque piège?...

— Alors, demanda Pearl, vous n'êtes pas d'avis de nous rendre à cette convocation ?

— Si !... nous ne devons rien négliger de ce qui serait susceptible de nous mettre sur les traces de l'assassin du pauvre M. Waldon... seulement, si vous le permettez, je vous accompagnerai et je serai solidement armé !...

— C'est entendu, Harvey... Avec vous, je n'ai rien à craindre...

Et, comme elle voyait le jeune homme redevenir tout à coup songeur :

— A quoi pensez-vous encore, cher ami? s'inquiéta-t-elle.

— A ce que vous me disiez tout à l'heure, mademoiselle : qu'il est impossible qu'Ezra ou Haynes soit l'homme à la cagoule... Il me semble qu'il vient de se présenter une occasion qui pourra peut-être nous fixer?

— Cette dépêche?...

— Oui...

— Mais comment?

— Ecoutez... nous allons la laisser tomber sur le tapis de cette pièce... puis, nous nous mettrons à l'affût derrière une portière... si c'est un de vos parents qui la ramasse et si ensuite nous trouvons, en même temps que nous, l'homme à la cagoule au rendez-vous, pourrions-nous conserver un doute?

— A condition, toutefois, repartit Pearl vivement, que ce ne soit pas l'homme à la cagoule qui nous l'ait envoyée pour nous attirer dans un piège !...

— C'est vrai ! murmura Harvey, décontenancé, vous avez raison !...

Mais, aussitôt, il reprit :

— Vous avouerez pourtant, miss Pearl, que si, après avoir lu ce télégramme, Ezra ou Haynes se hâte de quitter le château, il y aura là une coïncidence troublante ?

Les yeux de ce dernier furent tout de suite attirés par la dépêche qui traînait à terre.

Il se baissa, la ramassa, l'ouvrit et la lut.

Alors, son visage exprima une surprise joyeuse. Un instant, il demeura immobile,



(Photo Film Path Frère.)

PEARL ET HARVEY S'ENTRETIENNAIENT DANS UN DES SALONS DU CHÂTEAU.

— Ce ne sera pas une preuve encore, Harvey !

— Sans doute, mais...

Elle l'interrompit :

— En tout cas, votre idée est excellente, jetez le papier sur le tapis... nous verrons bien ce qui arrivera !...

— Voilà...

L'attente des deux jeunes gens ne devait pas être déçue.

Une demi-heure plus tard, alors que s'impatientsant, ils se préparaient à quitter leur cachette, ils virent Ezra entrer dans le salon.

à réfléchir, comme s'il se demandait ce qu'il convenait de faire.

Puis, soudain, semblant prendre un parti, il tira de sa poche un petit calepin, y inscrivit le nom et l'adresse que portait le télégramme et le remit à la place où il l'avait ramassé.

Alors, s'étant assuré d'un dernier coup d'œil que personne ne l'avait observé, il sortit tranquillement.

— Eh bien ? interrogea Harvey...

— Jusqu'à présent, répondit Pearl, cela ne nous prouve qu'une chose, c'est que ce n'est pas lui qui nous a envoyé ce message-

— Mais cela n'infirme point la possibilité qu'il soit l'homme à la cagoule !

— Pas plus que ce n'est pas celui-ci qui nous a donné ce rendez-vous...

— D'accord !... aussi nous n'avons qu'à nous y rendre... nous verrons bien !...

Ils allaient se retirer, quand la porte s'ouvrit de nouveau, les empêchant de quitter leur cachette.

Haynes parut à son tour.

Comme son oncle, il aperçut le papier, le prit, le déplia, nota avec soin l'adresse qu'il contenait et, le laissant retomber sur le parquet, sortit avec ce sourire énigmatique qui contractait son visage quand il agitait dans son esprit quelque secrète pensée.

— Allons, triompha Pearl, vous voyez bien ; ce n'est ni l'un ni l'autre !

— Attendons, chère amie, répondit le chimiste d'un ton calme... jusqu'à présent, évidemment, cela ne signifie pas grand-chose, mais nous n'avons pas fini... nous nous engageons dans une piste qui peut nous réserver des surprises... voulez-vous, maintenant, avoir l'obligeance de soulever un de vos domestiques ?...

Étonnée, elle alla à la cheminée et pressa le bouton électrique.

— Que comptez-vous donc faire ? demanda-t-elle, en revenant vers le jeune homme.

— C'est bien simple, expliqua celui-ci... vous aurez la bonté de l'envoyer prier M. Erza et votre cousin de descendre vous parler... vous trouverez bien un prétexte pour justifier cet appel... Par exemple, vous leur demanderez s'ils ne connaissent rien de nouveau au sujet de la mort de von Rutheim ?...

Mais John parut et, à l'ordre de Pearl, il répondit que les deux hommes venaient justement de quitter le château.

— C'est bien, fit-elle en le congédiant, je vous remercie...

— J'en étais certain ! triompha Harvey... vous le voyez vous-même, tout

s'enchaîne admirablement selon mes prévisions... à présent nous pouvons nous rendre chez Arthur Grimlish et y attendre les événements... j'ai idée que nous allons apprendre là-bas quelque chose d'intéressant...

Mais Pearl hochla la tête avec scepticisme.

— Nous verrons bien, dit-elle, pourtant vous ne m'avez pas convaincue encore... N'importe, je monte m'habiller et je suis à vous dans un instant...

Cinq minutes plus tard ils roulaient vers New-York.

La rue indiquée par Arthur Grimlish dans son télégramme se trouvait dans un quartier éloigné de la ville, un de ces quartiers populeux, habité principalement par les ouvriers des fabriques voisines.

L'auto s'arrêta brusquement devant un immeuble d'assez pauvre apparence, à la porte duquel, dans un cadre de bois, se trouvait la nomenclature de tous les locataires et de l'étage qu'ils habitaient, de façon qu'on pût monter chez eux, sans déranger le concierge à tout instant.

Pearl le consulta et ses yeux tombèrent aussitôt sur une feuille de papier, fraîchement collée, qui portait ces quelques mots, écrits à la machine :

*Le bureau de Monsieur A. Grimlish
ancien solicitor
a été transféré 42, Hallock Street.*

— Voilà qui est singulier !... objecta Harvey... il nous télégraphie qu'il nous attend et il déménage !... pourquoi nous n'a-t-il donné son ancienne adresse ?...

— Vous allez toujours imaginer des choses extraordinaires ! s'exclama Pearl... Tout le monde peut avoir une absence de mémoire... remontons plutôt en voiture et allons Hallock Street !...

— Soit, repartit le jeune homme... après tout, peut-être s'est-il simplement trompé comme vous le dites...

Il examina une dernière fois la modeste apparence de l'immeuble et continua, en fronçant les sourcils :

— Cet ex-solicitor-là n'est pas richement logé !... ses clients ne doivent pas être très nombreux !...

Cela ne fit que confirmer ses soupçons, mais il les tint pour ne pas alarmer inutilement sa compagnie.

Cependant, à peine l'auto s'était-elle éloignée qu'un individu sortit de l'immeuble où, dissimulé dans l'ombre du vestibule, il se tenait à l'affût depuis quelques minutes, alla au tableau qui portait le nom des locataires et arracha la feuille de papier qui y était collée.

Il entra alors dans la maison et attendit.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'un taxi s'arrêtait devant la porte.

Un homme en descendit.

C'était Erza Waldou.

Il paya le chauffeur et, apercevant à son tour le cadre de bois, s'en approcha.

À ce moment, l'inconnu sortit de nouveau de sa cachette, s'avança vers lui :

— C'est M. Grimlish que vous venez consulter ? interrogea-t-il poliment.

— En effet, monsieur !... c'est bien ici qu'il demeure ?...

— Parfaitement... Montez quatre étages... Tournez à gauche... porte 804... il y a une plaque d'ailleurs...

— Je vous remercie...

Erza commença l'ascension des étages. L'escalier était étroit et rude. La même réflexion qu'à Harvey lui vint à l'esprit, que le solicitor était bien mal logé. Il soufflait en montant et dut s'arrêter à chaque palier.

Enfin, il arriva au logement qui lui avait été indiqué.

Arthur Grimlish donnait le plus souvent,



(Photo Film Pathé Frères.)

ainsi qu'on l'a vu, ses consultations dans les bouges de New-York. Mais il n'en possédait pas moins un bureau en ville, où sa clientèle spéciale était certaine de le rencontrer.

Pouvait-on, quant au reste, appeler bureau le modeste endroit où il la recevait ?

Tout l'ameublement se composait de quelques sièges recouverts d'une étoffe aux tons effacés par le temps, d'une table en acajou débordante de papiers et d'une armoire verrouillée.

Au mur était épinglée une vieille affiche jaunie, contenant tous les noms des solliciteurs de New-York, où figurait, soigneusement souligné au crayon bleu, le sien avant les malheurs professionnels qui l'avaient fait rayer du barreau.

Erza frappa à la porte ; mais, sur le seuil, il ne put se défendre d'un mouvement de recul.

Où s'était-il fourvoyé ? Dans quel coupe-gorge était-il tombé ?

Le maître de céans ne lui disait rien qui valût et il regretta de n'être pas armé.

— Asseyez-vous, monsieur, et dites-moi ce qui vous amène... fit aimablement l'homme d'affaires.

Et, comme son interlocuteur hésitait encore, après l'avoir enveloppé d'un coup d'œil qui lui révéla que ce n'était point un client ordinaire.

— Voyons, l'encouragea-t-il d'un ton indulgent, en se méprenant sur le but de sa visite, nous avons eu quelques difficultés ennuyeuses avec la justice ? ... Avec un peu d'habileté on pourra peut-être arranger les choses...

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Erza, retrouvant son assurance... Je vous envoie par miss Waldon, ma nièce... Vous l'avez convoquée par télégramme, mais elle n'a pu venir et m'a chargé de la représenter...

L'ancien solliciteur envoya en l'air quelques bouffées du cigare qu'il tenait entre les lèvres :

— J'aurais préféré voir miss Waldon elle-même, murmura-t-il...

— J'ai pleins pouvoirs, monsieur, pour la remplacer !...

L'autre songea que, pourvu qu'il touchât l'argent, il lui importait fort peu par qui il lui fût versé.

— En ce cas, répondit-il, vous êtes au courant de ce dont il s'agit...

Et comme l'autre approuvait de la tête.

— Vous savez, reprit-il, que Peter le Borgne, après être allé voir miss Waldon au château, avait rendez-vous avec elle aux embarcadères des usines Smithson... et comment il fut frappé mortellement par l'homme à la zagoule avant d'avoir pu lui apprendre le nom du meurtrier de son père... depuis il s'est passé des faits nouveaux...

— Je vous écoute...

Et Arthur Grimlish continua son récit.

Peter le Borgne avait été transporté dans un état désespéré à l'hôpital par la police. A son lit de mort, il s'était souvenu de la conversation qu'il avait eue, dans un bouge, quelques jours auparavant, avec l'ex-solliciteur. Il l'avait mandé et lui avait révélé son secret, à la seule condition qu'il le vengât de son assassin. Il devait se servir, pour cela, des dix mille dollars que lui avait promis miss Waldon et garder ensuite pour lui la somme qui resterait.

Ce qu'Arthur Grimlish n'ajouta point, c'est qu'il n'entendait remplir que la seconde partie de la tâche et qu'il avait l'intention de s'approprier tout l'argent de la jeune fille.

— Voilà, monsieur, conclut-il... puisque vous êtes l'envoyé de votre nièce, vous savez que vous avez dix mille dollars à me remettre et qu'en échange je vous donnerai le nom du meurtrier de son père...

Depuis quelques instants, Erza se grattait la tête en silence, un peu embarrassé. Dix mille dollars, c'était une grosse somme ! Et si le secret que cet individu allait lui révéler n'avait aucun intérêt ?



(Photo Film Path Frère.)

ERRA SOMME GRIMLISH DE LUI RÉVÉLER LE NOM DE L'ASSASSIN DE M. WALDON.

Il songea alors que, pour avoir accepté de le payer un si haut prix, il fallait que Pearl y tint beaucoup, et il entrevit tout le parti qu'il pourrait tirer vis-à-vis d'elle de sa possession.

— C'est entendu ! dit-il.

Arthur Grimlish prit une feuille blanche, y traça rapidement quelques lignes.

— Voici, proposa-t-il... donnant donnant... Je vous l'échange contre un chèque...

— Mais, objecta encore l'oncle, qui ne prouve que vous me dites la vérité?...

L'homme d'affaires plia tranquillement le papier, le mit dans sa poche et, se levant :

— Monsieur, lui répondit-il d'un ton plein de dignité, venez-vous réellement de la part de miss Waldon? Je ne suis pas disposé à discuter de nouveau une chose

entendue... rompons donc cet entretien et veuillez prier votre nièce de venir me voir elle-même...

Alors, Erra sortit son carnet de chèques, y inscrivit la somme demandée et, tendant le chèque à son interlocuteur d'une main, de l'autre saisit le papier et le lut avidement.

Voici ce qu'il contenait :

« Le meurtrier de Winthrop Waldon, l'homme qui veut à tout prix devenir le seul maître des usines, c'est... »

Et un nom, en plus gros caractères, flamboyait devant ses yeux éperdus, comme s'il était écrit en lettres de feu.

Ses traits exprimèrent la même stupeur atterrée que ceux de son frère aîné quand le même nom lui était venu à l'esprit.

— Lui ! murmura-t-il à son tour... Lui !... est-ce possible ?...

Arthur Grimlish l'examinait en silence et, voyant l'expression angoissée de sa physionomie, songeait que le chiffre qu'il avait exigé n'avait rien d'exagéré.

— Êtes-vous satisfait ? interrogea-t-il.

— Vous êtes bien sûr de ce que vous avancez ? bégaya M. Waldon, cherchant à rassembler ses idées.

Il s'était levé à son tour, avait attrapé au collet l'ancien solicitor, et, la tête perdue, affolé, le secouait violemment.

— Des preuves ! cria-t-il... au nom du ciel, donnez-moi des preuves !...

Alors, pour le convaincre de la véracité de ce qu'il avait avancé, Grimlish recommença le récit qu'il avait déjà fait un soir, à Peter le Borgne, dans le bouge où il l'avait rencontré, des singuliers incidents qui s'étaient passés à Manille.

— A présent, lui demanda-t-il, êtes-vous convaincu ?

Son visiteur, en l'écoutant, passait sa main tremblante sur son front baigné de sueur froide.

Savait-il maintenant pourquoi son frère avait été assassiné ?... Comprendait-il pourquoi le mystérieux homme à la cagoule cherchait à faire subir à Pearl le même sort ?...

Voyait-il s'effondrer soudain, devant cette révélation inattendue, tous ses désirs et toutes ses ambitions ?...

Sans répondre, il prit son portefeuille, y serra le papier si chèrement acquis, boutonna son veston, et partit, après avoir salué, d'un geste poli, l'avocat.

Mais la porte ne s'était point refermée sur lui qu'il s'arrêta tout à coup, cloué de stupeur.

Devant lui, de l'escalier, venait de surgir une forme sombre.

C'était l'homme à la cagoule !

Il voulut appeler au secours... fuir... Il n'en eut pas seulement le temps... Déjà le sinistre personnage s'était jeté sur lui,

l'avait attrapé par le cou, le serrait entre ses mains robustes...

Erza essaya de se débattre, d'échapper à cette étreinte puissante. Ce fut en vain. De sa gorge emprisonnée dans l'étau de fer aucun son ne pouvait sortir. Il étouffait peu à peu, étranglé.

Un instant, la lutte se poursuivit encore.

Mais bientôt son adversaire l'eut acculé contre les barreaux de l'escalier. Le vieillard n'était pas de force à résister longtemps à cet être que, sous son énigmatique vêtement, on devinait jeune et vigoureux.

Enfin, d'une formidable poussée, ce dernier le fit basculer sur la rampe.

Erza fut projeté dans le vide et vint s'aplatir sur le carrelage du rez-de-chaussée.

De son crâne entr'ouvert, coulait un mince filet de sang qui se coagulait sur les dalles.

Il était mort.

On devait être habitué, dans cet étrange immeuble, à ces sortes de bruits.

Pas une porte ne s'ouvrit, personne n'apparut pour se rendre compte de ce qui venait de se passer.

L'homme à la cagoule descendit, alors, tranquillement, alla à sa malheureuse victime, fouilla ses poches, ouvrit son portefeuille, y prit le papier que lui avait remis Arthur Grimlish, puis remonta lentement vers les combles de la maison et disparut sur les toits...

III

FAUSSE ADRESSE

Hallock Street était située à l'autre extrémité de New-York.

Mais ce fut en vain que les deux jeunes gens y demandèrent Arthur Grimlish au numéro indiqué par la petite feuille et dans toutes les maisons qui l'avoisinaient.



(Photo Film Pathé Frères.)

GRIMLISH ATTEINT PAR UNE FLECHETTE LANCÉE PAR L'HOMME A LA PAGOUTE.

Personne ne connaissait ce nom-là.

Harvey demeurait perplexe et pressait son front d'un air soucieux :

— Ce n'est pas sans raison que l'on nous a envoyés si loin ! murmura-t-il, en regagnant l'auto avec Pearl... Qu'est-ce que cela signifie?... Quelqu'un avait certainement intérêt à nous empêcher de nous rencontrer avec notre correspondant et il a employé ce moyen ingénieux !... j'ai été bien naïf de m'y laisser prendre...

— C'est vrai, répondit la jeune fille, en souriant malgré elle... mais n'essayons point en ce moment de démêler la vérité ! La seule chose, je crois, que nous avons à faire, c'est de retourner d'où nous venons, et de nous enquêter là de cet individu !...

— En route ! fit Gresham...

La première chose qu'ils remarquèrent

en revenant à Saint-Andrew's Building, ce fut la disparition du papier dactylographié.

On voyait maintenant sur le tableau l'indication suivante :

A. Grimlish, ancien solicitor, porte 408.

— C'est bien ce que je pensais ! gronda Harvey entre ses dents... Nous avons été odieusement joués...

Et tout haut il ajouta :

— Montons, voulez-vous ?

Mais, quand ils eurent franchi le seuil de l'immeuble, un spectacle inattendu s'offrit à leurs regards terrifiés, les glaçant d'épouvante.

Ils venaient d'apercevoir le cadavre d'Erza.

— Mon oncle, s'exclama Pearl.

Elle s'était jetée sur le corps inanimé et le souleva, mais la tête retomba inerte.

Elle posa son oreille sur son cœur, pour en écouter les battements, mais elle n'en perçut aucun.

Le malheureux avait cessé de vivre.

— Vous voyez bien, conclut tristement la jeune fille en se relevant... vous aviez tort de l'accuser, mon ami... non seulement il n'était ni le meurtrier de mon père ni son complice, mais sans doute est-il la victime de ce misérable qui nous poursuit de sa haine farouche...

— Oui, repartit le chimiste avec un peu d'hésitation, car il restait malgré tout sceptique sur la sincérité de la famille Waldon et se tenait sur la défensive... peut-être mes accusations étaient-elles erronées et, dans ce cas, je lui en demande pardon...

Puis il resta silencieux, se débattant intérieurement contre le mystère qui les enveloppait et cherchant vainement à trouver un peu de lumière parmi les ténèbres qui s'épaississaient devant eux.

Après avoir bien réfléchi, il pensa que le mieux serait d'interroger le sollicitor, et se tournant vers Pearl qui pleurait, agenouillée près de son oncle, il lui dit doucement :

— Chère mademoiselle, je crois que M. Grimlish seul pourra nous donner l'explication de cette étrangeté. Voulez-vous monter chez lui pendant que je cours prévenir la police? Mais ne craignez rien, je vous rejoins dans un instant...

La jeune fille s'empressa de lui obéir, tout en essayant ses armes.

Soudain, comme elle arrivait au troisième étage, de l'ombre de l'escalier, l'homme à la cagoule sauta tout à coup brutalement sur elle.

Selon le procédé qui lui était familier, il la saisit à la gorge entre ses mains puissantes et essaya de l'étrangler.

Mais Pearl avait eu le temps de pousser un cri qui retentit dans toute la cage de l'escalier, un appel désespéré.

Ce cri, Gresham l'entendit.

Il s'élança et, au moment où l'inconnu ayant poussé sa victime contre la rampe, allait lui faire subir le même sort qu'à son oncle, il l'empoigna et le tira en arrière.

L'autre, surpris, lâcha sa proie.

Puis, ayant reconnu son agresseur et vu son geste de sortir un browning, se mit à détalier de toutes ses jambes dans l'escalier.

— Cette fois, s'écria Harvey, hors de lui, je l'aurai!

Il ne pouvait plus conserver de doute. C'était bien le sinistre personnage qui avait assassiné Ezra.

La nuit profonde dans laquelle il était plongé s'obscurcissait à cette constatation-là davantage encore.

Il ne savait plus sur qui porter ses soupçons.

Était-ce donc Haynes?

Les deux jeunes gens se regardèrent. La même pensée leur était venue à l'esprit, comme un éclair.

Haynes?... était-ce plus possible qu'Ezra?... et pourquoi?... Si l'oncle n'était pas coupable, pourquoi le neveu l'eût-il été davantage... c'était, sans doute, à toute la famille Waldon que le malfaitteur avait voué une haine implacable.

Cependant le chimiste, suivi de Pearl, s'était précipité à la poursuite de l'homme à la cagoule.

Celui-ci continuait son ascension à travers l'escalier, cherchant par la rapidité de sa fuite à leur échapper.

Bientôt ainsi, il arriva au dernier étage de la maison.

Une sorte d'échelle de meunier étroite et raide, permettant d'accéder au toit par une trappe.

Il souleva facilement cette dernière, la franchit, puis la ferma derrière lui, en ayant soin de la caler avec de petits morceaux de bois, qu'il avait ramassés par terre.

Il retardait ainsi ses adversaires et avait quelques minutes d'avance sur eux.

Il fallait en profiter.

Par quel moyen, maintenant, allait-il se sauver?

Le long de la muraille, des crampons de fer descendaient jusqu'au bas.

Un instant, il balançait de s'y engager.

Mais il aperçut du monde dans la rue. Il eut peur alors qu'Harvey, redescendu, n'y apparût subitement et, appelant à son aide, ne donnât l'alarme et ne le fît arrêter.

Il fallait chercher autre chose.

Il regarda autour de lui. Le toit ne communiquait avec aucun autre. Il semblait un îlot perdu dans l'immensité.

Il était pris comme dans un piège, sans pouvoir espérer s'échapper.

— Damnation ! jura-t-il.

La situation lui parut sans issue.

Il demeura angoissé, essayant de re-

sembler ses idées et faisant désespérément appel à son imagination.

— Je vendrai, tout au moins, chèrement ma peau ! gronda-t-il... et si je meurs, je ne serai pas le seul !...

Soudain, une exclamation de triomphe jaillit de ses lèvres serrées.

Il avait trouvé.

A côté d'une cheminée, il venait d'apercevoir une corde que les fumistes avaient oubliée ou laissée dans la perspective de continuer plus tard un travail commencé.

Le cœur battant de joie, il la prit, la déroula.

Elle était longue et solide et pouvait lui rendre le service qu'il en attendait.

C'était le salut.

Mais il devait se hâter. Harvey, avec une barre de fer qu'il avait fini par décou-



(Photo Film Pathé Pathe.)

voir, frappait la trappe à coups redoublés. Il était certain qu'elle allait bientôt céder et lui livrer passage.

Alors, il étendit la corde sur le toit, en enroula solidement une extrémité autour d'une cheminée, s'attacha l'autre au poignet et, sans hésiter, se lança dans le vide.

Un instant après, il se balançait au bout du câble.

Qu'allait-il faire à présent?

Il avait son projet. A la force du poignet, il remonta un peu, de façon à se trouver à la hauteur d'une des fenêtres d'un étage de l'immeuble.

Puis, d'un coup de talon vigoureux contre la muraille, il s'en éloigna. Plusieurs fois il recommença la même manœuvre.

Et, quand il eut assez d'élan, d'un tour de reins, il obliqua sur le côté et vint en plein, frapper contre une croisée.

Celle-ci vola aussitôt en éclats, lui livrant passage.

Lâchant la corde, il avait roulé sur le parquet d'une chambre inoccupée, un peu étourdi de sa chute.

Mais cela ne dura qu'une seconde. Aussitôt il eut repris ses sens.

Avec son mouchoir, il étancha le sang d'une blessure que lui avaient faite les vitres brisées, au passage.

Puis il se débarrassa prestement de sa cagoule, la jeta sous un lit.

Rafoler la porte de la pièce où il se trouvait ne fut pour lui qu'un jeu d'enfant; alors, il descendit rapidement l'escalier.

Arrivé devant la maison, il fit signe à un taxi qui passait, y monta vivement et donna une adresse au chauffeur, qui démarra en quatrième vitesse.

Il était sauvé!

Cependant, Harvey avait réussi à briser la trappe et à gagner le toit avec Pearl.

L'inconnu avait déjà disparu. Ils se

penchèrent tous les deux, virent de quelle façon il avait réussi à se mettre hors de leur atteinte.

— Trop tard! s'écria Gresham avec colère... Il nous a encore glissé entre les doigts, le misérable!... Comment arriverons-nous jamais à mettre la main sur lui! Son agilité et son audace tiennent du prodige! C'est le diable en personne que cache cette cagoule!

— Ne désespérons pas encore, Harvey, mais essayons plutôt de le rattraper par l'escalier! s'exclama Pearl, avec l'énergie du désespoir.

— Courons!

Ils se précipitèrent tous deux, mais n'arrivèrent dans la rue que pour voir l'auto s'éloigner à toute vitesse et disparaître au premier tournant.

Alors, renonçant à sa poursuite, ils rejoignirent la leur et se firent mélancoliquement reconduire au château.

IV

L'ANNONCE DU "NEW-YORK TIMES"

La première chose qu'avait faite Arthur Grimshaw, à la suite des dramatiques événements qui s'étaient déroulés dans son immeuble, avait été de s'empresser de dégager son logement.

N'ignorant pas qui était l'homme à la cagoule, il ne doutait point que celui-ci, le sachant en possession du terrible secret, n'hésiterait pas à lui faire subir le même sort qu'à l'infortuné Erza Waldon pour éviter toute indiscretion de sa part.

Ainsi était-il parti sans laisser d'adresse essayant ainsi de dépister le redoutable individu en disparaissant subitement.

C'était donc en vain que Gresham était revenu plusieurs fois à Saint-Andrew's Building dans l'espoir de le rencontrer. Il n'avait pu obtenir aucun renseignement



(Photo Émile Pichet Paris.)

PEARL, TROUVÉ LE PAPIER ÉCRIT PAR GRIMLAIN AVANT DE MOURIR.

sur l'ancien sollicitor et tous ses efforts pour le retrouver avaient été inutiles.

C'était le résultat de ses démarches qu'il expliquait à Pearl, assis à côté d'elle, dans un des salons du château.

— Nous le découvrirons bien un jour, affirma-t-il... dussé-je pour cela fouiller tous les bouges de New-York !...

— Il le faut coûte que coûte, repartit avec ardeur la jeune fille... Je suis décidée à payer ses révélations le prix qu'il me demandera...

Redoutant quelque imprudence de sa généreuse nature, il voulut la calmer :

— Je comprends votre impatience, mademoiselle, dit-il, mais, je vous en supplie, n'allons pas trop vite !... N'oublions pas qu'il y a entre nous et lui un obstacle dont il importe de tenir compte... C'est l'homme à la cagoule !... Vous l'avez vu bondir de l'ombre aussitôt que nous

avons été sur le point de le démasquer... C'est pour cela que nous ne saurions prendre trop de précautions !...

— Oui !... et c'est bien cela le plus extraordinaire, car il semble qu'il soit au courant de tous nos projets puisqu'il arrive toujours à temps pour nous empêcher de les mener à bien !...

— C'est justement pourquoi, mademoiselle, je garde mon opinion, et je crois, plus que jamais, que quelqu'un des vôtres le renseignera...

Mais John interrompit, en entrant, la conversation des deux jeunes gens.

— Monsieur Haynes vient de rentrer, dit-il à Pearl... Il est monté dans le cabinet de travail...

— Vous avez à lui parler ? interrogea Gresham, avec surprise, quand le domestique fut sorti.

— Oui, repartit-elle... Il est indispen-

sable que je l'avertisse que notre attorney l'attend tantôt... Nous devons nous occuper de l'héritage de notre oncle Ezra et il y a des formalités à remplir... Voulez-vous m'accompagner, Harvey?

ajouta-t-elle, vous ne serez pas de trop!... Le chimiste ne se fit point prier. Il ne craignait, sans doute, rien pour la jeune fille, mais il ne la quittait plus sans sentir son cœur oppressé par une inquiétude dont il n'était pas maître.

— Volontiers, répondit-il avec empressement.

Ils gagnèrent ensemble le cabinet de travail.

La porte n'était pas fermée, mais, comme elle soulevait la portière doucement, Pearl s'arrêta soudain sur le seuil.

— Mon ami, murmura-t-elle dans un souffle, regardez!...

Haynes se pencha à travers la pièce, d'un pas saccadé.

Il allait et venait de long en large, comme un écureuil dans sa cage.

— Ses mains! reprit sa cousine... Voyez ses mains!...

Harvey regarda à son tour et la même réflexion leur vint simultanément à l'esprit.

Ces crispations des doigts, ces étranges gestes nerveux... Ils les avaient déjà aperçus...

Et leur gorge se serra d'une angoisse effroyable à cette brusque révélation qui passa dans leur cerveau, comme un éclair.

C'était lui, l'homme à la cagoule!...

La jeune fille laissa retomber la portière.

— Harvey, bégaya-t-elle avec épouvante, vous avez vu?

— Oh! fit-il avec ce calme ironique dont il ne se départait jamais dans les circonstances les plus dramatiques, pourquoi voulez-vous que cela me surprenne, miss Pearl?... Vous connaissez mon opinion!... Je vous assure qu'elle n'a pas varié.

Mais elle ne consentit pas à croire un membre de sa famille capable de pareils forfaits:

— Non!... non!... s'écria-t-elle, secouant la tête avec désespoir... cela n'est pas possible... ce n'est pas Haynes!... ce ne peut pas être lui... Rappelez-vous, Harvey, vos soupçons contre mon oncle... et cependant le malheureux n'était pas coupable!...

Le chimiste réfléchit un instant, silencieusement:

— C'est pour cela, dit-il enfin, qu'il s'agit de retrouver le plus tôt possible ce Grindiah, cet homme si précieux pour nous, qui connaît la vérité... Mais où est-il, maintenant?... Où le chercher?...

Tout à coup il se frappa le front:

— Je viens d'avoir une idée qui nous mettra peut-être sur sa piste! fit-il... Laissons M. Haynes continuer sa promenade... Ayez la bonté de me suivre, je vous expliquerai ce que j'ai imaginé...

Ils descendirent au salon.

— Je vous écoute, dit Pearl.

— Voici, fit-il... Il est évident que pour avoir ainsi disparu, cet individu a un motif sérieux... On ne renonce pas de gaité de cœur à dix mille dollars!... Il se cache et il se cache bien!... Et ce n'est pas nous, j'en ai peur, qui parviendrons à le découvrir... Je vous avais parlé de me mettre à sa recherche dans tous les bouges... moyen précaire, car ceux-ci sont innombrables à New-York, et nous aurions des cheveux blancs avant que j'aie fini une pareille tournée... aussi ai-je songé à autre chose... essayer de faire sortir cet homme de sa retraite volontaire en attirant son attention sur l'intérêt qu'il y aurait!...

— Mais comment?

— Rien de plus simple... une annonce dans un journal, qui, en tombant sous ses yeux, les lui ouvrirait... tenez, une phrase dans ce genre-là...

Il prit une feuille de papier, y traça rapi-

dement quelques lignes, les tendit à Pearl, qui les lut tout haut :

GROSSE RÉCOMPENSE

À qui fournira renseignements utiles sur meurtrier de Winthrop Waldon et Evie Waldon. Adresser toutes communications à P. W., château de Waldon (New-York).

— Cela me semble parfait ! s'exclama-t-elle... et si un autre que lui savait également quelque chose d'intéressant sur l'assassin de mon pauvre père, peut-être nous l'apporterait-il aussi... Nous aurions dû faire cela depuis longtemps !...

— Nous n'y avons pas pensé !... nous avions abandonné complètement l'enquête à la police et nous avons eu tort... mais n'importe !... je passerai tout à l'heure au *New-York Times* et j'y ferai insérer cette note... c'est le journal le plus populaire...

Si cela ne donne aucun résultat, je la porterai à d'autres ensuite... il faudra bien que nous arrivions à un résultat !...

Pearl tendit la main à son compagnon et, avec une profonde émotion dans la voix :

— Merci, Harvey, lui dit-elle... je vous dois vraiment de la reconnaissance et je ne sais comment vous remercier !... en toute circonstance vous êtes là, à mes côtés, à m'aider, à me protéger et à me défendre... c'est une chose que je vous promets de n'oublier jamais !...

Gresham regarda un moment, en silence, la jeune fille.

Allait-il lui dire la tendresse infinie qu'il éprouvait pour elle?... allait-il lui avouer l'affection immense qui remplissait son cœur?... allait-il enfin lui laisser comprendre que le sentiment qui, renfermant tous les autres, la lui rendait si chère, c'était



(D'APRÈS L'ILLUSTRATION DE L'ÉDITION)

HARVEY ET PEARL SONT ATTAQUÉS EN DESCENDANT L'ESCALIER DE LA MAISON DE GRIMMER.

l'amour que, depuis longtemps, il avait voué à l'adorable créature, à l'être charmant de beauté et de grâce qui lui avait donné son amitié.

Mais ce n'était point encore l'heure.

Il baissa les yeux, de peur qu'elle n'y lût son trouble, et, s'inclinant devant elle pour prendre congé, se contenta de répondre :

— Chère mademoiselle, vous pourrez toujours entièrement compter sur moi !...

Ainsi que l'avait escompté le chimiste, l'annonce du *New-York Times* ne passa pas inaperçue.

Si elle ne fut point sans causer quelque surprise à Haynes, quand il la lut, il y eut un homme qu'elle intéressa davantage.

Ce fut justement celui à laquelle elle s'adressait.

Grimlish avait quitté Saint Andrew's Building pour un quartier plus populeux encore, et, cette fois, le logement où il avait échoué était véritablement misérable.

C'était une unique chambre, dont le mobilier se composait d'une table en bois blanc, branlante sur ses trois pieds, de quelques chaises dépenaillées et, dans un coin, d'un fourneau sur lequel son locataire pouvait faire cuire ses repas. Au plafond était accrochée une lampe et, dans toute la pièce, régnait le plus absolu désordre.

D'un côté de ce taudis, une fenêtre s'ouvrait sur le corridor, tandis qu'une autre donnait sur la courrette de l'immeuble.

L'ancien sollicitor espérait que, dans ces bas-fonds, semblables à un cycle de l'Enfer de Dante, où la vague immense de la débauche, du vice et de la misère roule perpétuellement ceux qui y sont précipités, on ne viendrait pas le chercher et qu'il parviendrait ainsi, peu à peu, à se faire oublier.

Ce matin-là, en bras de chemise, il trempait mélancoliquement une tranche de pain bis dans un verre de café qu'il venait de faire chauffer, tout en réfléchissant à

l'injustice de la destinée qui, encore une fois, lui était contraire.

Et il soupirait en constatant que la fortune lui avait échappé au moment même où il croyait bien la tenir.

Pourquoi n'avait-il point touché la forte somme qu'Esra lui avait donnée en échange de son secret ? Parce qu'il n'avait vraiment pas eu de chance et qu'en libellant le chèque, son visiteur s'était trompé. Petite erreur de plume ! Il l'avait daté du lendemain.

Arthur Grimlish, bien qu'aucun détail n'échappât jamais à ses yeux de lynx, n'avait pas fait attention à celui-là.

C'était matériellement sans aucune importance, quant au reste : ce jour-là, n'était-il pas trop tard même pour aller le toucher à la banque ?

Mais la fatalité en avait voulu autrement.

Sortant de chez l'homme d'affaires, le frère de Winthrop Waldon avait été tué ; daté du lendemain de sa mort, le chèque n'avait plus aucune valeur.

Arthur Grimlish était roulé.

À la vue de l'annonce, il poussa un cri de joie.

Tout n'était donc pas encore perdu. La crainte qu'il éprouvait que le précieux document qu'il avait remis à son oncle ne fût parvenu à la jeune fille s'évanouissait. La fortune lui apparaissait de nouveau à sa portée et, plein d'espoir il, résolut de reprendre avec miss Waldon des pourparlers si fâcheusement interrompus.

Il passa rapidement sa jaquette élimée, saisit son chapeau et se hâta de descendre.

Et ce fut pour cela que, le lendemain, en parcourant fébrilement la quatrième page du *New-York Times*, Harvey et Pearl pouvaient voir cette réponse à leur annonce :

Si P. W. désire renseignements demandés, qu'elle vienne immédiatement 53, David's Alley, chambre 304.



(Photo Film Public Domain.)

HARVEY ET PEARL PRISONNIERS LE DESSUS.

V

LA CIBLE HUMAINE

Arthur Grimlish attendait miss Waldon.

Selon son habitude, il avait retiré sa jaquette, qu'il avait pliée avec soin dans un coin, comme s'il se fût agi de quelque vêtement neuf, et, en manches de chemise, s'installant à sa table, se mit à compulser un dossier.

De temps en temps, il se levait, allait jusqu'à la croisée donnant sur la cour de l'immeuble et, se penchant, guettait l'arrivée de la jeune fille.

Puis il revenait s'asseoir et reprenait son travail.

Il était si absorbé par ces différentes pensées qu'il ne vit point, soudain, la

petite fenêtre s'entr'ouvrir derrière lui et la forme sinistre de l'homme à la cagoule apparaître.

Depuis quelques instants, celui-ci semblait le guetter du corridor et attendre le moment de le frapper d'une façon sûre.

Alors, le voyant définitivement attablé, il sortit de sa poche des petits tubes d'acier minces, qu'il vissa minutieusement bout à bout.

Dans cette longue sarbacane, il introduisit une fléchette terminée par trois plumes.

Ensuite, il s'accouda sur le rebord de la fenêtre, porta l'arme à sa bouche, et après avoir mesuré de l'œil, un instant, la distance qui le séparait de l'individu qu'il voulait atteindre, visa longuement.

Ses joues se gonflèrent, se détendirent brusquement.

L'ancien sollicitor poussa un cri et porta

vivement la main à son cou, où la flèche venait de se planter.

Il l'arracha, la contempla avec stupeur, puis se retourna pour voir d'où elle venait.

Mais il n'aperçut rien. Déjà l'homme à la cagoule avait disparu.

Cependant, la flèche avait été empoisonnée avec du curare, cette redoutable substance dont se servent les Indiens de l'Amazonie.

Sa propriété est foudroyante, car aussitôt qu'il est mis en contact avec la circulation il s'attaque aux muscles respiratoires, et amène inévitablement la mort en quelques minutes, par étouffement.

La blessure de Grimlish n'était pas très douloureuse, mais les effets du poison se firent rapidement sentir.

Bientôt, il se mit à haleter fébrilement. Il éprouvait une sensation bizarre. Il lui semblait qu'il s'engourdissait peu à peu. Il voulut se lever. Cela lui fut impossible. Il retomba lourdement sur sa chaise.

Alors, il comprit tout.

La flèche était empoisonnée et nulle intervention ne pouvait le sauver.

Il ne douta pas d'où venait le coup.

L'assassin de M. Waldon se débarrassait de tous ceux qui possédaient le secret de son identité.

Soutenu par son désir de vengeance, il prit une feuille de papier et y traça péniblement quelques mots.

Cet effort l'avait épuisé.

Un dernier sursaut d'agonie le fit rouler, en se débattant, jusqu'à son grabat, au fond de la pièce.

Là, il s'effondra pour ne plus se relever.

A sa bouche monta un peu d'écume rouge, tandis que de sa blessure, le sang coulait goutte à goutte.

Une ultime fois, ses bras s'agitèrent comme dans un geste de malédiction suprême.

Puis ses yeux se convulsèrent effroyablement. Sa tête retomba en arrière.

Il était mort.

Mais, à ce moment, on frappa violemment à la porte.

C'étaient Pearl et Gresham qui, après la dans le journal la réponse à leur annonce, avaient décidé de ne pas attendre pour aller trouver Grimlish.

Ils avaient franchi en courant les quatre étages et étaient arrivés ainsi au logement qu'il occupait.

On ne leur répondit pas.

— Il n'est pas chez lui, sans doute ! s'exclama Pearl, très déçue.

Mais le chimiste, pour s'en assurer, avait posé son oreille contre le chambranle.

Il perçut les derniers râles du malheureux.

— Il y a cependant quelqu'un ! murmura-t-il avec étonnement.

Et, inquiet de ce qu'il avait entendu, après avoir frappé vainement de nouveau, il enfonça la porte d'un coup d'épaulé.

Alors, ils pénétrèrent dans le taudis, et, le cœur serré d'une insurmontable angoisse, aperçurent devant eux le cadavre de l'ancien solicitor.

— Nous arrivons trop tard ! s'écria Gresham atterré... l'homme à la cagoule est déjà passé...

Cependant, en examinant la pièce, tandis que son compagnon soulevait le corps inanimé d'Arthur Grimlish, Pearl, un peu remise de son émotion, aperçut sur la table le papier que celui-ci avait griffonné un instant avant de mourir.

Elle le prit, le lut avidement :

C'est le meurtrier de Winthrop Waldon qui m'a tué. Si on ne l'en empêche pas à temps, il fera sauter l'usine. Il s'appelle...

La mort l'avait empêché brusquement de continuer et de révéler l'identité de son assassin.

Pearl laissa retomber ses bras avec découragement.

Une fois de plus le nom du meurtrier lui échappait.

Mais comment Grimlish pouvait-il

connaître les intentions secrètes du misérable... Qui les lui avait apprises?

N'avait-il point simplement porté cette grave accusation contre lui afin qu'on redoublât d'activité pour s'en emparer et qu'avant qu'il eût commis son effroyable attentat, on fit l'impossible pour l'arrêter?

C'était la vengeance suprême de l'ancien solliciteur mourant.

Pearl tendit le billet à Gresham.

Mais, tandis que celui-ci le lisait, étonné également de son contenu, la petite fenêtre qui donnait sur le corridor s'ouvrit doucement de nouveau, derrière les jeunes gens.

L'homme à la cagoule parut.

Sans bruit, il glissa une fléchette dans sa sarbanane, s'accouda sur le rebord de la croisée, comme il l'avait fait quelques instants auparavant, et, après avoir longtemps visé miss Waldon, gonfla ses joues.

L'œuvre de mort allait s'accomplir quand, hautement, le projectile rencontra un obstacle inattendu. Il vint se planter dans le col de la fourrure épaisse qu'elle portait autour du cou et fut arrêté ainsi avant de l'atteindre.

Harvey aperçut la flèche, l'arracha, l'examina une minute :

— Voilà qui est bizarre ! s'exclama-t-il en fronçant les sourcils avec inquiétude : d'où cela peut-il provenir ?

A ce moment, une autre traversa l'air en sifflant, dirigée cette fois contre lui.

Si, à ce moment précis, il n'avait point fait un mouvement brusque, il était perdu.

La chance voulut que le papier qu'il tenait lui échappât des mains et qu'il se baissât pour le ramasser.

La flèche pénétra dans son chapeau.

Décidément, ils n'étaient pas victimes de la maladresse de quelque enfant jouant



(Photo Film Pathé Ceylon.)

HARVEY AUX PRISSES AVEC L'HOMME A LA CAGOLE DANS LA MAISON DE GRESHAM.

dans les environs : les deux amis ne pouvaient douter qu'ils ne servissent de cible à quelque malfaiteur caché.

Sans avoir conscience de l'effroyable mort à laquelle ils venaient d'échapper quasi-miraculeusement, ils comptèrent qu'il devenait dangereux de s'attarder plus longtemps dans un pareil endroit.

— Nous n'avons plus rien à faire ici !... remarqua le chimiste... Nous ne pouvons plus être d'aucune utilité à ce malheureux Grinlish... Hâtons-nous donc de partir... c'est plus prudent...

Déjà Pearl se dirigeait vers la porte, mais il la saisit par le bras :

— Pas ainsi ! lui recommanda-t-il... baissez-vous et glissons-nous le long du mur !...

Le sinistre inconnu poussa une sourde exclamation de dépit.

Ils étaient ainsi, en effet, hors de sa portée, et il ne pouvait plus espérer les atteindre.

Alors, il plia sa sarbacane et disparut.

— Par bonheur, ricana-t-il, j'ai pris mes précautions !...

Cependant, tandis qu'ils descendaient rapidement les marches, tout à coup Gresham arrêta sa compagne.

— Attendez ! lui dit-il...

Il prêta l'oreille.

Il lui avait semblé entendre un bruit suspect dans l'escalier.

Il se pencha doucement sur la rampe et aperçut, en effet, sur le palier la silhouette d'un individu qui, armé d'un revolver, faisait le guet.

— Voilà du nouveau ! songea-t-il... Nous sommes bel et bien tombés dans un piège !... Il s'agit de nous en sortir sains et saufs !...

Et se tournant vers Pearl :

— Marchez derrière moi, recommanda-t-il tout bas.

Alors, il se laissa glisser à cheval sur la rampe, tomba à pieds joints sur le palier de l'étage inférieur, bondit sur l'homme

qui, surpris par cette agression subite, n'eut que le temps de décharger au hasard son revolver.

Mais déjà, d'un coup de crosse de son browning, Harvey l'avait jeté à terre, assommé.

— Vous pouvez descendre maintenant, mademoiselle, dit-il... la route est libre...

Ils n'en étaient point, cependant, quittes pour si peu.

A peine arrivaient-ils à l'autre étage qu'un second individu qui paraissait les attendre, dissimulé dans une encoignure, se précipita, une matraque à la main, sur Gresham, qui était en avant.

Heureusement Pearl l'avait aperçu à temps. Avant qu'il l'eût atteint, elle s'était élancée sur son ami et l'avait poussé vigoureusement.

Harvey allait se cogner contre le mur, mais, emporté par son élan, le malandrin roula sur le sol, donnant à son adversaire le temps de se relever et, d'un swing formidable, de le mettre hors d'état de leur nuire.

Mais il n'eût pas fallu connaître le malfaiteur à la cagoule pour imaginer qu'il n'avait pas pris toutes ses dispositions pour que ses ennemis ne lui échappassent point.

Au rez-de-chaussée, une dernière attaque les attendait. Un troisième apache, armé d'un revolver, surgit brusquement et tira sur le chimiste au moment même où il franchissait le seuil de l'immeuble.

Pearl, heureusement, voyant le geste, était accourue. D'un revers de main, elle avait réussi à détourner l'arme. La balle ne fit qu'effleurer le bras du jeune homme, pénétrant légèrement dans la chair, mais lui causant une douleur si vive qu'il ne put s'empêcher de pousser un cri et de s'asseoir sur une marche.

La détonation attira l'attention d'un groupe de policemen qui passait non loin de là.

Ils arrivèrent aussitôt.

— Fouillez soigneusement la maison ! leur cria Gresham, vous les prendrez certainement... Ils n'ont pas encore pu se sauver bien loin...

— Mon pauvre Harvey, s'inquiétait la jeune fille, vous êtes blessé ? Vous souffrez ?

— Ce ne sera rien ! répondit-il... Je vais me faire panser... Mais, surtout, chère miss Pearl, ne vous tourmentez pas pour moi...

Puis, se souvenant soudain des termes de la lettre de Grimlieh :

— Pendant ce temps, recommanda-t-il, je vous en prie, sautez dans votre auto et hâtez-vous d'accourir à l'usine... Il est de la plus grande importance que vous y arriviez vite... Exigez bien qu'on redouble de vigilance pour empêcher ce misérable de mettre à exécution ses abominables desseins... Je vous y rejoindrai dès que je le pourrai...

VI

LE HALL DES BACS

La voiture se dirigeait vers l'usine en quatrième vitesse, semblant glisser sur la route glacée où le soleil couchant éclaboussait son rougeoiement d'incendie.

— Plus vite, Jack ! s'impatientait miss Waldon, penchée à la portière... Ne perdons pas une seconde !... N'entrez pas à l'usine par la grande porte... Allez directement au petit bâtiment qui se trouve derrière et où l'on fabrique les explosifs...

Le chauffeur accéléra l'allure. Le moteur roula plus fortement encore. L'auto rendait son maximum.

— Qu'est donc cet homme ? songeait la jeune fille épouvantée, pour ne pas reculer devant un pareil attentat : vouloir faire sauter l'usine avec les ouvriers qui s'y trouvent ?... Pourvu que j'arrive à temps pour empêcher une catastrophe !...

Enfin, tout à coup, l'auto stoppa

devant le petit bâtiment indiqué par Pearl et où l'on pénétrait par une porte toujours fermée.

Elle sauta à terre, y frappa vigoureusement.

Bientôt celle-ci glissa sur ses gonds. Un vieil ouvrier apparut.

Reconnaissant la nouvelle arrivée, il la salua respectueusement.

— Mademoiselle, commença-t-il...

Mais elle l'interrompit aussitôt :

— Vite... donnez l'alarme... que tout le monde me rejoigne dans la salle des bacs... Si un attentat pouvait être commis furtivement, ce ne pourrait être que là.

Il s'empressa d'obéir.

L'homme remarqua la pâleur de la jeune fille, l'altération de ses traits et le tremblement de sa voix.

La formule des explosifs que l'on fabriquait aux usines Waldon n'avait rien de secret.

La base en était la nitro-cellulose, formée, comme on sait, de coton et de pulpe de bois, baignée dans des bains d'acide sulfurique ou nitrique.

Cette cellulose nitrée est dissoute ensuite dans de l'alcool ou de l'éther. Puis le liquide est séché et la substance ainsi obtenue coupée en lamelles.

Enfin on en compose une poudre qui sert aux munitions d'artillerie ou aux travaux de mine.

Dans la salle où Pearl avait fait appeler tout le personnel se trouvait le bac où les ballots de cellulose marinent dans des bains d'acide ; c'était une énorme cuve d'environ trente mètres de chaque côté.

Tout autour courait une galerie avec un garde-fou et, à la hauteur du premier étage, une passerelle de fer qui permettait de passer d'un bord à l'autre et à laquelle on accédait par un escalier de fer également.

Coupant la salle, dans toute sa largeur, une énorme poutre soutenait une sorte de grue destinée à soulever les balles de coton.

pour les plonger, ensuite, dans l'acide chlorhydrique fumant.

A cette heure-là, l'immense salle était déserte. Les ouvriers, leur journée terminée, venaient de la quitter.

Le travail de la grue était arrêté.

La poulie pendait, immobile, au milieu de la salle, et, au bout du fil d'acier, le crochet demeurait à quelques mètres au-dessus du bac.

Mais, quand Pearl entra, elle aperçut, avec stupeur, dans un coin du rez-de-chaussée, l'homme à la cagoule aux prises avec un ouvrier.

Il l'avait devancée et se préparait à allumer la mèche d'une cartouche de dynamite pour la jeter dans la cuve.

Si le misérable parvenait à mettre à exécution son projet, il se produirait une déflagration formidable qui ferait sauter toute l'usine.

L'accusation d'Arthur Grimaldi se trouvait donc exacte et c'était Peter le Borgne qui, avant de mourir, avait mis en garde l'ancien sollicitor contre les intentions sinistres du criminel.

Il ne s'était pas trompé.

A ce moment-là, heureusement, l'ouvrier de garde était venu prendre son poste.

Voyant l'inconnu, il n'avait pas hésité et s'était jeté sur lui pour lui arracher son allumette.

La lutte fut brève.

L'homme à la cagoule était d'une vigueur peu commune. Il saisit son adversaire au milieu du corps, et bientôt, rassemblant ses forces, réussit à le faire passer par-dessus la balustrade et, malgré sa résistance désespérée, le précipita dans le bac fumant.

Les effets de l'acide chlorhydrique sont terribles : le malheureux fut dissous vivant.

Le malfaiteur, débarrassé du gêneur désormais, pouvait reprendre tranquillement son œuvre de destruction.

Mais ce fut alors, qu'en se retournant, il aperçut Pearl.

La jeune fille avait assisté, impuissante, à cette scène terrifiante et, se sentant incapable d'affronter une nouvelle lutte avec son redoutable adversaire, n'avait pas attendu qu'il s'élançât sur elle pour s'enfuir.

Il ne fallait point songer à gagner la porte et à appeler au secours ; il lui aurait vite avant barré le passage.

Alors, elle grimpa quatre à quatre l'escalier de fer qui conduisait à la passerelle, laquelle, au premier étage, faisait le tour du hall.

L'autre s'était mis à sa poursuite.

Pearl courait comme une folle, cherchant une issue, pour échapper à la mort affreuse qui la menaçait.

Mais, que pouvait-elle espérer ?

Bientôt l'homme à la cagoule l'eut rejointe, la saisit dans l'étau puissant de ses bras.

Ce fut en vain qu'elle essaya de se débattre. La lutte, trop inégale, ne pouvait être longue.

Le misérable la tenait en son pouvoir ; avant peu, il l'aurait précipitée à son tour dans l'horrible liquide.

Cependant, avec l'énergie du désespoir qui décuplait ses forces, elle parvint, un instant, à secouer son étreinte.

Conservant tout son sang-froid, elle monta sur la balustrade, se lança hardiment dans le vide au-dessus de la cuve bouillonnante et dans un bond formidable, parvint à s'agripper à la chaîne de la grue.

L'homme à la cagoule poussa un juron de suprême dépit.

Sa proie lui échappait.

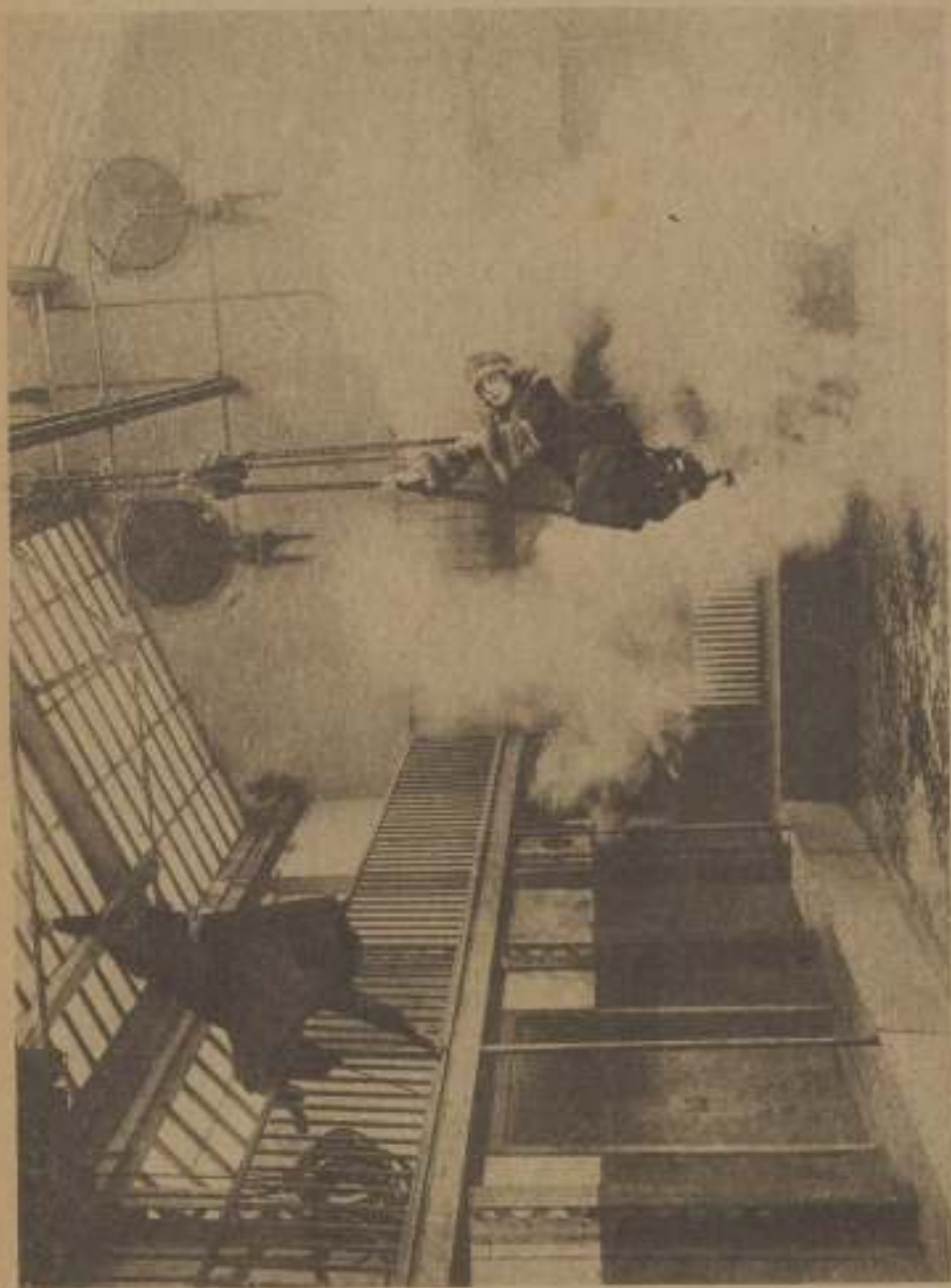
Mais il n'abandonna point la partie pour cela.

D'un coup d'œil, il embrassa toute la salle, cherchant comment il pourrait atteindre la jeune fille.

Soudain, un éclair de triomphe flamba dans ses yeux gris.

AU-DESSUS DE LA CUVE AUX ACIDES.

(Photo J. Van Pelt, Bruges.)



Il avait trouvé.

Il se hissa, à la force des poignets, à l'une des poutrelles qui soutenaient le hall, arriva ainsi jusqu'à l'extrémité de la grue.

Il lui était facile ensuite de se laisser glisser le long du fil d'acier et de rejoindre miss Waldon.

Celle-ci avait aussitôt vu le danger qui la menaçait.

Cette nouvelle lutte, au-dessus du bac où la mort la plus effroyable attendait l'un des deux adversaires, allait être sans merci.

Le sinistre individu approchait rapidement : déjà il avançait la main pour saisir Pearl.

Mais, en sautant sur le crochet, celle-ci dans son élan lui avait imprimé un mouvement d'oscillation et le fil d'acier se

balançait lentement dans le vide.

Alors, au moment où il atteignait le bord de la cuve, elle sauta d'un tour de reins désespéré et alla rouler, au delà, sur le sol où elle tomba évanouie.

Cependant, les ouvriers de l'usine, à l'appel de leur camarade, étaient accourus.

De la porte, ils avaient assisté à cette scène dramatique.

Quelques-uns se précipitèrent au secours de la jeune fille, tandis que d'autres s'élançaient à la poursuite de l'homme à la cagoule.

Celui-ci ne les attendit pas.

Se voyant traqué, il ne songea qu'à la fuite.

Il brisa les vitres d'une claire-voie du toit et disparut...



(Photo. Félix Poché Frères.)

Collection des Romans-Cinéma

Administration : 78, Boulevard Saint-Michel, Paris

Œuvres déjà parues :

PREMIÈRE SÉRIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York -:- (épuisé.)

Par Pierre DECOURCELLE
12 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine -:- -:-

Par Marc MARO -:- -:-
12 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse -:- -:-

Par E.-M. LAUMANN
4 BROCHURES

Le Cercle Rouge -:- -:- -:-

Par Maurice LEBLANC
12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

12 BROCHURES

DEUXIÈME SÉRIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

-:- -:- Judex -:- -:-

Par Arthur BERNÉDE
12 BROCHURES

L'Enfant de Paris -:-

Par E.-M. LAUMANN
5 BROCHURES

TROISIÈME SÉRIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington -:-

Par Marcel ALLAIN -:-
10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou -:- -:-

Par G. LE FAURE -:-
12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo -:-

Par Alexandre DUMAS -:-
10 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex -:-

Par Arthur BERNÉDE -:-
12 BROCHURES

La Reine s'ennuie -:- -:- -:-

Par Pierre DECOURCELLE
12 BROCHURES

Tih-Minh -:- -:- Par G. LE FAURE et L. FEUILLADE

12 BROCHURES

La Nouvelle Aurore -:- Par Gaston LEROUX

12 BROCHURES

Collection "IN EXTENSO"

NOUVELLE SÉRIE



La Collection In Extenso à Un franc le volume, qui s'est classée, dès la première heure, au premier rang des grandes Collections de vulgarisation des œuvres maîtresses du roman contemporain, se transforme aujourd'hui.

En présence du remarquable renouveau de l'Art du Livre auquel nous assistons, désireuse de ne pas faire figure de parodie des éditions d'art, elle supprime les illustrations intercalaires, au bénéfice de la netteté, de l'harmonie typographique du texte.

Mais, soucieuse en même temps, de maintenir en étroite collaboration l'artiste et l'écrivain, *La Collection In Extenso* s'illustrera désormais d'une planche en couleurs qui résumera, avec plus de prestige, l'esprit du livre.

Sous cet aspect nouveau, à la fois plus agréable et plus logique, elle ne manquera pas d'obtenir d'un public fidèle la faveur soutenue dont elle n'a cessé de jouir depuis ses débuts.

LES HUIT PREMIERS IN EXTENSO

DE NOTRE NOUVELLE SÉRIE

Edmond JALOUX. — **L'Agonie de l'Amour**, couverture et hors-texte de Ciolkowski.

François de NION. — **La Missionnaire**, couverture et hors-texte de Geo Ham.

Maxime FORMONT. — **L'Énergie**, couverture et hors-texte de J. Basté.

Maurice MONTEGUT. — **La Chaîne des Dames**, couverture et hors-texte de Leroy.

Remy SAINT-MAURICE. — **L'Inutile Pêché**, couverture et hors-texte de R. Castaing.

Paul LACOUR. — **Gilberte**, couverture et hors-texte de Sat.

André BILLY. — **La Dame de l'Arc-en-Ciel**, couverture et hors-texte de Ferreira da Costa.

GYP. — **Les Amoureux**, couverture et hors-texte de Paul Chambry.

LE SEPTIÈME ÉPISODE de "LA MAISON DE LA HAINE"

S. O. S.

PARAITRA JEUDI PROCHAIN